
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 26/1 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.1.47304

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

bezogen, so daß Maillefer abschließend die nordische Schmiedefigur aus der griechischen Götterwelt erheblich beeinflußt sieht.

Im letzten Beitrag dieses Abschnitts setzt sich Michel MESLIN (*Le trickster ou le fripon divin*, S. 353–358) mit dem Begriff des »Tricksters« als einer Figur von göttlicher Schalkhaftigkeit auseinander. Meslin umreißt zunächst Charakteristik und Erscheinungsformen des Tricksters in den verschiedenen Kulturen und versucht in einem interkulturellen Vergleich, Gemeinsamkeiten untereinander, aber auch Widersprüche innerhalb dieser Figur aufzudecken. Abschließend werden verschiedene Interpretationsansätze für dieses Motiv vorgestellt.

Im letzten Teil der Festschrift bringen Einar Bragi, Jón Oskar, Knut Ødegård, Sigurður Pálsson und Thor Vilhjálmsson in einer jeweils persönlichen Hommage ihre Wertschätzung gegenüber dem Jubilar zum Ausdruck.

Die Festschrift umfaßt in ihren vier Forschungsabschnitten 13 Beiträge in französischer, sieben in englischer und jeweils einen in deutscher bzw. schwedischer Sprache. Letztere sind jeweils mit einem Résumé auf französisch versehen. Eine Bibliographie des Gesamtwerkes von Régis Boyer ist eingefügt. Insgesamt beeindruckt die Kompilation durch ihre thematische Vielfalt, die angesichts des breiten Forschungsspektrums Régis Boyers jedoch kaum überrascht.

Harald MÜLLER, Gelsenkirchen

Joachim EHLERS. *Ausgewählte Aufsätze*, hg. von Martin KINTZINGER, Bernd SCHNEIDMÜLLER, Berlin (Duncker & Humblot) 1996, 616 p. (Berliner Historische Studien, 21).

Cinq livres, cinquante articles, deux ouvrages dirigés, des contributions à des manuels et à des dictionnaires, telle était en 1996 l'œuvre du professeur d'histoire médiévale de l'Université libre de Berlin, Joachim Ehlers. Suivant une tradition précieuse et d'autant plus respectée que le destinataire est plus estimé, J. Ehlers se voit offrir par deux de ses disciples un bouquet de ses articles, regroupés sous trois rubriques: historiographique, culturelle, saxonne. Une dissertation sur la gestion de la défense de la ville de Hambourg aux XVII^e et XVIII^e siècles (publiée en 1966) ne laissait pas prévoir une habilitation sur le chanoine parisien Hugues de Saint-Victor (publiée dès 1973). Il y a aujourd'hui peu de professeurs allemands qui aient aussi radicalement changé de sujet et de période en passant de la dissertation doctorale à l'habilitation professorale. Le Dozent n'attendit pas longtemps avant de prendre une charge de professeur à Brunswick où il allait rester de longues années avant de se voir appeler à Berlin, pour y enseigner notamment l'histoire de France. Dès l'origine, J. Ehlers démontra l'éclectisme de ses curiosités et on peut difficilement trouver une évolution dans ses travaux. Pendant un certain temps, le travail est souterrain, puis les réflexions se bousculent, dans les trois domaines retenus par les disciples. Après les travaux universitaires, le premier livre est une histoire de France (1987), qui fait suite à un abondant repérage bibliographique (1982). Suit, quelques années plus tard, une participation à l'Encyclopédie de l'histoire allemande sur le thème de la naissance de l'empire allemand (1994). Depuis lors est venu sur l'étal des libraires un petit ouvrage qui a reçu un très bon accueil, une biographie de Henri le Lion, en même temps qu'un livre collectif de portraits des rois de France.

La période préférée de J. Ehlers est le XII^e siècle; on la retrouve dans les articles sur la vie culturelle, sur l'historiographie des nations, sur l'histoire saxonne. Le XI^e siècle a sa place aussi grâce aux Saliens et à plusieurs études sur les nécropoles princières (avec deux intéressants articles, non retenus). Il faut choisir, car il est hors de question de donner ici le contenu de ce gros ensemble. On n'y voit pas tant l'affirmation d'une thèse que la capacité d'analyse et de synthèse sur de multiples sujets et les apports nombreux de données historiques

divers. Un coup d'œil d'abord sur les écoles françaises de la Renaissance du XII^e siècle. Il offre l'occasion de faire le bilan des voyages des jeunes allemands en direction de Paris et de quelques autres centres scolaires (Reims, Laon, Chartres, Angers) du temps d'Abélard et de Guillaume de Champeaux. Ces deux noms ne doivent pas faire oublier les grands noms du milieu du siècle et des centres parisiens: Pierre le Mangeur, Jean de Salisbury, par exemple. Il est bien confirmé que les écoles des centres épiscopaux concentrent dorénavant les écoliers dispersés un siècle avant dans les monastères, que les chapitres ont un chanoine qui a la charge des écoles, que l'enseignement se diversifie. J. E. insiste bien sur le fait qu'au lieu de voir une fois encore le XII^e siècle comme la préparation du XIII^e siècle universitaire, il convient de le placer comme suite du XI^e et de lui donner toute son efficacité. La *schola* est déjà, selon le sens ancien du mot, un groupe, comprenant un chef (le maître) et des hommes (les écoliers); ces ensembles sont groupés et fonder une école se dit »scholas instituere«. Déjà les étrangers affluent en France et deux articles sont consacrés aux allemands, l'un à l'ensemble des écoliers, l'autre au seul Adalbert de Sarrebruck, futur archevêque de Mayence. En fait c'est une étude sur Adalbert qui a précédé la synthèse sur les »écoles supérieures« complétée par l'article donné au Lexikon des Mittelalters sur les écoles cathédrales (Domschulen). Après que les organisateurs des colloques de la Reichenau eurent pris connaissance de cette étude publiée en 1978, il leur parut naturel de solliciter l'auteur pour une réflexion plus large sur »les écoliers allemands en France«. L'ordre de parution a été inversé dans le volume ici présenté. La présentation du cursus (Bildungsgang) du futur archevêque de Mayence (1138–1141) était rendue possible par l'existence d'une *Vita* d'Adalbert et par les abondants renseignements qu'elle renferme. Adalbert commença sa formation en 1128 en Saxe, à Hildesheim, la poursuivit à Reims auprès de maître Albéric (archevêque de Bourges de 1136 à 1141), où il eut à lire quantité d'auteurs anciens, romains surtout; il poursuivit ses études à Paris, ville de la logique et d'Abélard, que le jeune Allemand écouta, tout comme Thierrri de Chartres. Il eut encore l'occasion de se rendre à Montpellier, ville de la médecine. Chanoine et prévôt de Sainte-Marie d'Erfurt, puis prévôt de Saint-Pierre de Mayence, enfin de Saint-Etienne de la même ville, il était de grande famille comtale et n'eut pas de difficulté à succéder à son oncle sur le siège de Mayence, pour la plus grande joie du clan des Staufén. Cette belle étude amorçait donc une synthèse sur les écoliers allemands en France. J. Ehlers a, pour ce faire, dépouillé quantité de textes et accumulé les exemples, tout en s'excusant de l'insuffisance des sources. On en retiendra que les études de haut niveau demeuraient un privilège de la noblesse (quelques exemples de ministériaux ne suffissent pas à le contredire), que beaucoup de futurs évêques d'Empire firent le voyage de France, que quelques écoliers allemands se fixèrent dans leur pays d'études. Inutile d'en dire davantage. L'abondance des renseignements fournis conduit à penser que la réunion de ces trois articles, traduits, qui constituent une belle contribution à l'histoire de l'enseignement en France au XII^e siècle, rendrait bien des services aux étudiants français qui ne peuvent les lire dans leur langue d'origine.

C'est à la France encore qu'on se tiendra pour la partie historiographique du volume. J. Ehlers s'y intéresse sous deux angles: celui de la construction d'une nation, celui du début de l'histoire de France. Pour ce qui est des nations et de l'histoire nationale, l'influence de Helmut Beumann sur J. Ehlers est ici sensible. Dès 1983, J. Ehlers publiait une étude sur »Continuité et Tradition comme fondements de la formation d'une nation en France au Moyen Age« dans le numéro 4 de »Nationes«, série dirigée par Beumann. Le numéro 8 de cette série, que J. Ehlers reprit à peu près à son compte en y faisant publier quelques œuvres de collègues, est un volume composite qu'il a dirigé et où il a lui-même écrit un état de la question sur la nation allemande au Moyen Age; mais, on l'a dit déjà, on lui doit sur ce sujet une »encyclopédie«: La naissance de l'empire allemand. La question de la naissance des deux nations voisines a fait l'objet de nombreuses publications. Parmi les plus récentes, figure le livre de Carl Richard Brühl qui ne conçoit pas d'autre commencement qu'au début

du XI^e siècle. L'histoire de la France et de l'Allemagne au X^e siècle est encore pour lui celle des deux Francies occidentale et orientale, toutes deux convoiteuses de la Lotharingie. Pour J. Ehlers, il convient de remonter un siècle plus tôt. Le règne de Charles le Gros marque la fin d'un monde franc »total«. L'élection d'Eudes puis le gouvernement de Charles le Simple constituent une période de transition. Dès lors la France existe. Le point de vue de l'historien allemand est celui d'une personne extérieure à la France, analyste de sources; le sentiment français est à la fois celui des hommes du X^e siècle et celui de ceux du XX^e siècle. L'écolier français suit l'histoire de la France depuis les Gaulois, les druides et Jules César; le médiéviste, quant à lui, voit les choses différemment; il attend l'éclatement de l'empire franc pour voir se dessiner pour Charles le Chauve un royaume bien proche, géographiquement parlant, de la France hexagonale, et ne craint donc pas de faire naître la France à Verdun (843); parfois il donne une importance plus ou moins grande, à son goût, à la date de 888. Il n'empêche qu'en outre, une forte tradition donne aussi à la date de 987 le sens d'un nouveau départ. L'affaire n'est donc pas si claire, d'un côté et de l'autre du Rhin. Dans son livre de portraits des rois de France, J. Ehlers, en démarrant avec le roi Eudes, demeure constant dans son choix. Le X^e siècle n'est plus carolingien (les principautés ont effacé le pouvoir du roi), il n'est pas encore capétien. Quel est-il? celui où se forge une »nation« française. J. Ehlers a confié le soin à Bernd Schneidmüller d'examiner ces questions avec plus d'acribie encore. Tout au long de ses analyses, l'historien berlinois manifeste une connaissance approfondie des sources historiques françaises de l'époque carolingienne jusqu'au XIII^e siècle, et même au-delà quand il le faut. Son »Histoire de France« le démontre plus amplement encore.

Il est aussi bien informé de l'histoire de la Saxe, où il a longtemps enseigné. Parmi ses contributions sur ce thème, on en retiendra deux: l'une touche Henri le Lion, l'autre les Cisterciens. La personnalité de Henri le Lion fascine naturellement tout historien de l'Allemagne, encore plus s'il est de la Saxe, plus que de la Bavière. Ce prince a été l'équivalent d'un roi et sa politique vis-à-vis de l'épiscopat saxon le prouve. Henri a régné, il a aussi abusé, il a trop considéré l'Eglise comme sa chose et cela s'est un jour retourné contre lui. Il a voulu disposer des trois évêchés d'Oldenbourg, Mecklenbourg et Ratzebourg au nord de son pays, tout comme il a voulu dynamiser les villes (comme Lubeck). Il avait toutes raisons de vouloir rester le maître inspirateur de sa politique et des hommes qui devaient le soutenir. Frédéric Barberousse céda à ses demandes, mais se garda d'abandonner l'effet de son autorité sur les évêchés directement soumis à la royauté. La bibliographie de J. Ehlers recèle d'autres travaux ponctuels sur la Saxe. En s'intéressant à Riddagshausen, proche de Brunswick, il en vient à un ordre monastique, abordé encore avec Mariental deux ans plus tard. Les études sur les sépultures royales ne rentraient pas dans les trois rubriques retenues; c'est dommage, j'en conseille vivement la lecture.

La liste des travaux de J. Ehlers gonfle à partir de 1991; on compte six publications en 1992. Le professeur berlinois a acquis des compétences variées qui lui permettent de donner son avis d'historien sur des points très différents, mais il n'en demeure pas moins principalement attiré par l'histoire des concepts, des idées, de la culture, comme du milieu français. Cet approfondissement de l'histoire du pays voisin lui donne du recul dans son examen de l'histoire allemande. Les vingt contributions rassemblées pour résumer sa pensée et sa production présentent avec bonheur les différentes facettes de sa personnalité d'historien médiéviste.

Michel PARISSE, Paris